

# À son luth

Si autrefois sous l'ombre de Gastine  
Avons joué quelque chanson latine,  
De Cassandre enamouré,  
Sus, maintenant, luth doré,  
Sus ; l'honneur mien, dont la voix délectable,  
Sait réjouir les princes à la table,  
Change de forme, et me sois  
Maintenant un luth françois.

Je t'assure que tes cordes  
Par moi ne seront polues  
De chansons salement ordes  
D'un tas d'amours dissolues ;  
Je ne chanterai les princes,  
Ni le soin de leurs provinces,  
Ni moins la nef que prépare  
Le marchand, las ! trop avare  
Pour aller après ramer  
Jusqu'aux plus lointaines terres,  
Pêchant ne sais quelles pierres  
Au bord de l'Indique mer.

Tandis qu'en l'air je soufflerai ma vie,  
Sonner Phébus j'aurai toujours envie,  
Et ses compagnes aussi,  
Pour leur rendre un grand merci

De m'avoir fait poète de nature,  
Idolâtrant la musique et peinture,  
Prestre saint de leurs chansons,  
Qui accordent à tes sons.

L'enfant que la douce Muse  
Naissant d'œil bénin a vu,  
Et de sa science infuse  
Son jeune esprit a pourvu,  
Toujours en sa fantaisie  
Ardera de poésie  
Sans prétende un autre bien ;  
Encor qu'il combattit bien,  
Jamais les Muses peureuses  
Ne voudront le premier  
De laurier, fut-il premier  
Aux guerres victorieuses.

La poésie est un feu consumant  
Par grand ardeur l'esprit de son amant,  
Esprit que jamais ne laisse  
En repos, tant elle presse.  
Voilà pourquoi le ministre des Dieux  
Vit sans grands biens, d'autant qu'il aime mieux  
Abonder d'inventions  
Que de grandes possessions.

Mais Dieu juste, qui dispense  
Tout en tous, les fait chanter  
Le futur en récompense

Pour le monde épouvanter.  
Ce sont les seuls interprètes  
Des hauts Dieux que les poètes ;  
Car aux prières qu'ils font  
L'or aux Dieux criant ne sont,  
Ni la richesse, qui passe ;  
Mais un luth toujours parlant  
L'art des Muses excellent,  
Pour dessus leur rendre grâce.

Que dirons-nous de la musique sainte ?  
Si quelque amante en a l'oreille atteinte,  
Lente en larmes goutte à goutte  
Fondra sa chère âme toute,  
Tant la douceur d'une harmonie éveille  
D'un cœur ardent l'amitié qui sommeille,  
Au vif lui représentant  
L'aimé parce qu'elle entend.

La Nature, de tout mère,  
Prévoyant que notre vie  
Sans plaisir serait amère,  
De la musique eut envie,  
Et, ses accords inventant,  
Alla ses fils contentant  
Par le son, qui loin nous jette  
L'ennui de l'âme sujette,  
Pour l'ennui même donter ;  
Ce que l'émeraude fine  
Ni l'or tiré de sa mine

N'ont la puissance d'ôter.

Sus, Muses, sus, célébrez-moi le nom  
Du grand Appelle, immortel de renom,  
Et de Zeus qui peignait  
Si au vif qu'il contraignait  
L'esprit ravi du pensif regardant  
A s'oublier soi-même, cependant  
Que l'œil humait à longs traits  
La douceur de ses portraits.

C'est un céleste présent  
Transmis çà-bas où nous sommes,  
Qui règne encore à présent,  
Pour lever en haut les hommes ;  
Car, ainsi que Dieu a fait  
De rien le monde parfait,  
Il veut qu'en petite espace  
Le peintre ingénieux fasse  
(Alors qu'il est agité),  
Sans avoir nulle matière,  
Instrument de deïté.

On dit que cil qui ranima les terres,  
Vuides de gens, par le jet de ses pierres  
(Origine de la rude  
Et grossière multitude),  
Avait aussi des diamants semé  
Dont tel ouvrier fut vivement formé,  
Son esprit faisant connaître

L'origine de son être.

Dieux ! de quelle oblation  
Acquitter vers vous me puis-je,  
Pour rémunération  
Du bien reçu qui m'oblige ?  
Certes, je suis glorieux  
D'être ainsi ami des dieux,  
Qui seuls m'ont fait recevoir  
Le meilleur de leur savoir  
Pour mes passions guérir,  
Et d'eux, mon luth, tu attends  
Vivre çà-bas en tout temps,  
Non de moi, qui dois mourir.

Ô de Phébus la gloire et le trophée,  
De qui jadis le Thracien Orphée  
Faisait arrêter les vents  
Et courir les bois suivants !  
Je te salue, ô luth harmonieux,  
Raclant de moi tout le soin ennuyeux,  
Et de mes amours tranchantes  
Les peines, lorsque tu chantes !

Pierre de Ronsard (1524–1585)